

RELATION
DES VOYAGES

FAITS

PAR LES ARABES ET LES PERSANS

DANS L'INDE ET À LA CHINE

DANS LE IX^e SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

TEXTE ARABE IMPRIMÉ EN 1811

PAR LES SOINS DE FEU LANGLÈS

PUBLIÉ

AVEC DES CORRECTIONS ET ADDITIONS
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE TRADUCTION FRANÇAISE
ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS

PAR M. REINAUD [Joseph Toussaint]

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME I

INTRODUCTION ET TRADUCTION

PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE

1845

FZA 979

CHAINE

DES

CHRONIQUES.

Ce livre renferme une chaîne de chroniques (1), de pays, de mers, des diverses espèces de poissons. L'on y trouve aussi un tableau de la sphère et des choses merveilleuses de ce monde, ainsi que de la situation approximative des villes et de la partie habitée de la terre, des animaux, de ce que la terre contient de singulier, et autres choses du même genre. C'est un livre précieux.

Voici la description de la mer qui est située entre l'Inde et le Sind, des pays de Gouz et de Mâgouz, de la montagne de Caf, du pays de Serendyb et de la victoire d'Abou-Hobaysch. Abou-Hobaysch est le 3. nom d'un homme qui vécut deux cent cinquante ans. Une année, il se rendit

lorsqu'il marche au combat, il est accompagné d'environ cinquante mille éléphants (60). Il ne se met en campagne que l'hiver : en effet, les éléphants ne supportent pas la soif; ils ne peuvent donc sortir que l'hiver. On dit que, dans son armée, le nombre des hommes occupés à fouler le drap et à le laver s'élève de dix à quinze mille (61). On fabrique dans ses États des étoffes qui ne se retrouvent pas ailleurs; une robe faite avec cette étoffe peut passer; tant l'étoffe est légère et fine, à travers l'anneau d'un cachet. Cette étoffe est en coton; nous en avons vu un échantillon (62). Les échanges se font, parmi les habitants, avec des cauris; c'est la monnaie du pays, c'est-à-dire sa richesse. On y trouve cependant de l'or, de l'argent, de l'aloès, ainsi que l'étoffe nommée *samara*, avec laquelle on fait les *medzabb* (63). Le même pays nourrit le *boschan* marqué, autrement appelé *kerkedenn* (64). Cet animal a une seule corne au milieu du front, et dans cette corne est

une figure dont la forme est semblable à celle de l'homme ; la corne est noire d'un bout à l'autre ; mais la figure placée au milieu est blanche. Le kerkedenn est inférieur pour la grosseur à l'éléphant, et sa couleur tire vers le noir ; il ressemble au 31. buffle, et est très-fort ; aucun animal ne l'égale pour la vigueur. Il n'a point d'articulation au genou ni à la main ; depuis le pied jusqu'à l'aisselle, ce n'est qu'un morceau de chair ; l'éléphant le fuit ; il rumine comme le bœuf et le chameau. Sa chair est permise ; nous en avons mangé. Il est nombreux dans cette contrée ; il vit dans les bois. On le trouve dans les autres provinces de l'Inde ; mais ici la corne en est plus belle ; car elle offre souvent une figure humaine, une figure de paon, une figure de poisson, ou toute autre figure. Les habitants de la Chine font avec cette corne des ceintures, dont le prix s'élève, en Chine, jusqu'à deux et trois mille dinars, et même au delà, suivant la beauté de la figure dont on y trouve l'image.

Toutes ces cornes sont achetées dans les États du Rohmy, avec des cauris, qui sont la monnaie du pays (65).

32. Après cela vient un royaume placé dans l'intérieur des terres, et qui ne s'étend pas jusqu'à la mer; on le nomme royaume des *Kaschibyn* (66). C'est un peuple de couleur blanche, qui a les oreilles percées, et qui est remarquable pour sa beauté. Il habite les champs et les montagnes.

Vient ensuite une mer sur les bords de laquelle est un roi nommé *Al-kyrendj* (67). C'est un prince pauvre et orgueilleux, qui recueille beaucoup d'ambre; il possède également des dents d'éléphant. Dans ses États on mange le poivre encore vert, à cause de sa petite quantité.

Après cela, on rencontre plusieurs royaumes; Dieu seul, qu'il soit béni et qu'il soit exalté! en connaît le nombre. Parmi ces royaumes est celui des *Moudjah* (68); c'est le nom d'un peuple d'un teint blanc, qui se rapproche des Chinois

RELATION
DES VOYAGES

FAITS

PAR LES ARABES ET LES PERSANS
DANS L'INDE ET À LA CHINE

DANS LE IX^e SIÈCLE DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

TEXTE ARABE IMPRIMÉ EN 1811
PAR LES SOINS DE FEU LANGLÈS

PUBLIÉ

AVEC DES CORRECTIONS ET ADDITIONS
ET ACCOMPAGNÉ D'UNE TRADUCTION FRANÇAISE
ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS

PAR M. REINAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME II

NOTES DE LA TRADUCTION
ET TEXTE ARABE

PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU ROI
A L'IMPRIMERIE ROYALE

1845

REMARQUES.

SUR QUELQUES PASSAGES DE CET OUVRAGE
RELATIFS À L'HISTOIRE NATURELLE ¹.

MAMMIFÈRES.

PACHYDERMES. — *L'Éléphant*. Page 7 du tom. I^{er}, ligne 22. — «L'île de Ramny produit de nombreux éléphants.»

Ceylan, la seule île où l'on trouve des éléphants, n'a jamais produit de camphre et n'avait probablement point d'habitants anthropophages à l'époque où elle était visitée par les Arabes. L'ensemble de ces renseignements ne peut donc s'appliquer à aucun point du globe. Quelques-uns, à la vérité, conviendraient à l'île de Sumatra, dans laquelle Marsden croyait reconnaître notre Ramny, et à peu près aussibien à Java ou à Borneo. Remarquons, cependant,

¹ Ces notes sont de M. le docteur Roulin, sous-bibliothécaire de l'Institut, à qui j'avais eu occasion de demander quelques éclaircissements sur divers passages de la relation arabe. (Note de M. Reinaud.)

qu'à diverses époques les voyageurs ont bien pu voir des éléphants à Java et à Sumatra. Toutes les fois qu'il y a eu dans ces îles des princes assez puissants pour vouloir s'entourer d'un cortège semblable à celui des souverains indiens, et assez riches pour payer des éléphants, ils ont pu très-facilement s'en procurer ; les Hollandais, dans leurs premiers voyages aux Indes orientales, en ont vu chez un rajah de Java, et cette circonstance a fait tomber Buffon dans la même erreur que nous signalons chez Abou-Zeïd (*Histoire naturelle*, tom. XI, pag. 38, note B).

Il y aurait encore un autre moyen d'expliquer l'erreur de l'auteur arabe ; ce serait de supposer qu'il a mal entendu ce que lui auront dit les indigènes, d'un autre pachyderme, d'assez grande taille, qui se trouve à Sumatra et aussi probablement à Java. Le tapir indien, ou maïba, dont la taille égale celle d'un petit bœuf, dont les formes sont très-lourdes, dont le pied est divisé en gros doigts courts, munis chacun d'un petit sabot, et dont la tête, enfin, se prolonge en une trompe rétractile, a bien pu faire croire à l'existence d'un éléphant sauvage, dans les deux îles que je viens de nommer. C'est très-probablement d'après les renseignements qui se rapportaient au maïba, que Nieuhoff a dé-

crit son *sucotyro*, auquel il a, d'ailleurs, ajouté quelques traits appartenant au babiroussa.

Page 58, ligne 16. — «Les Chinois n'ont point d'éléphants et n'en laissent point entrer dans leur pays.»

Quand on voit les figures que les Chinois donnent de l'éléphant, on reconnaît aisément qu'elles n'ont pu être faites d'après nature. Cependant ils connaissent assez bien l'histoire de cet animal, qui habite des pays avec lesquels ils sont en relation habituelle. Les descriptions qu'ils en ont données dans leurs encyclopédies contiennent beaucoup de renseignements exacts et bien choisis sur les formes de l'animal, sur la manière de le prendre, de le dresser, etc. La seule erreur bien manifeste que j'aie rencontrée dans les passages nombreux dont je dois la connaissance à M. Stanislas Julien, est relative au mode d'accouplement de ces animaux. Suivant l'auteur chinois, les éléphants, pour se livrer à cet acte, entreraient dans l'eau et se présenteraient l'un à l'autre, face à face. La position singulière des organes sexuels chez le mâle et la femelle avait fait faire aux naturalistes d'Europe des conjectures différentes de celle-ci, mais qui ne s'écartaient pas moins de la vérité.

Le rhinocéros, page 28, ligne 21 et suiv. —

« Le même pays nourrit le *boschan marqué*, autrement appelé *kerkedden*. Cet animal a une seule corne au milieu du front, et dans cette corne est une figure semblable à celle de l'homme ; la corne est noire d'un bout à l'autre, mais la figure placée au milieu est blanche... »

Il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse dans tout ce passage du rhinocéros unicolore de l'Inde, que les Arabes avaient soin de distinguer du rhinocéros bicorne d'Afrique, qui leur était également connu. Quant aux noms que l'auteur donne ici à l'espèce du continent indien, *boschan* et *kerkedden*, je ferai remarquer que le dernier a été rapproché très-justement par Bochart d'un nom employé pour cet animal, par Ælien, qui dit que c'est le nom du pays. En général, on a lu ce mot *καρταζωνος*; Bochart l'écrit *καρκαζωνος*, et sous cette forme, certainement il ressemble beaucoup au mot *kerkedden* ou *carcadan*. On peut aussi lui trouver quelque rapport, assez éloigné, il est vrai, avec le nom que porte en sanscrit le même animal, *khadga* ou *khadgin*, mots qui signifient de plus, le premier, *poignard*, le second, *celui qui a un poignard*. Ces deux noms, qui font évidemment allusion à la corne pointue dont l'animal est pourvu, nous reportent à l'époque où les métaux n'étaient point encore em-

ployés pour la fabrication des armes. Au reste , les progrès de l'industrie métallurgique n'empêchèrent pas que l'homme ne continuât longtemps encore à emprunter aux animaux les armes que la nature leur avait données pour leur défense. Cet usage même n'est pas encore complètement abandonné , et l'on peut voir dans Buffon , t. XII , pl. 36, la figure d'un double poignard indien fait avec les cornes de l'*antilope cervicapra*.

Un autre nom sanscrit du rhinocéros est *gandaka* , signifiant le pustuleux , le lépreux ; ce mot conviendrait très-bien au rhinocéros de Java, qui a la peau toute couverte de petits tubercules , et l'on pencherait à croire qu'il date de l'époque où Java était comme le centre d'un grand royaume indien , du royaume du Zbedj.

M. E. Burnouf m'a fait remarquer que les deux noms *khadgin* et *gandaka* , quoique reçus dans la langue sanscrite , portent les signes d'une origine étrangère. Il est bien certain que le rhinocéros était inconnu dans les lieux où s'est parlé d'abord le sanscrit , et ne devait pas originellement avoir de nom dans cette langue ; mais la même remarque peut s'appliquer au second nom , dans sa double acception , puisque la lèpre et les affections semblables appartiennent presque exclusivement aux pays chauds.

Je ne sais pas à quelle langue appartient l'autre nom donné au rhinocéros, mais je crois qu'on peut découvrir à quelle idée se rattache l'épithète que notre auteur y accole. Le *boschan* est dit *marqué*, parce que ce sont les marques ou taches que présente sa corne coupée en tranches, qui en font le principal mérite. Dans l'espèce du Visapour, cette tache, au dire de notre auteur, offrirait en clair sur un fond obscur la figure d'un homme. Il faut, je crois, beaucoup de bonne volonté pour reconnaître dans ces taches irrégulières une silhouette humaine, et les Chinois eux-mêmes se contentent de les comparer à des fleurs et à des grains de millet. Leurs encyclopédies contiennent à ce sujet de nombreux détails. Je me contenterai de citer le passage suivant, dont je dois la traduction à la complaisance de M. Stanislas Julien.

« Lorsque les raies claires de la corne sont comme formées d'une série d'œufs de poissons ; la corne est dite à yeux de millet, *mi-yen*. Lorsque, dans le noir, il y a des fleurs jaunes, cela s'appelle *tching - sieou* ; lorsqu'au milieu du jaune il y a des fleurs noires, cela s'appelle *tao sieou* (*tching* veut dire *direct*, et *tao* veut dire *renversé* ; cela paraît donc désigner le cas régulier et le cas anormal). Lorsqu'au milieu des

fleurs il y a encore d'autres fleurs, cela s'appelle *tchong-sieou*, c'est-à-dire transparent double; alors ce sont des cornes de première qualité. Lorsque les fleurs sont comme des graines de poivre ou de dolichos, la corne est de seconde qualité. La corne du rhinocéros-corbeau, qui est d'un noir pur et sans fleurs, est de troisième qualité.»

Il paraît, au reste, que, malgré tout le prix que mettent les Chinois à ces raretés, ils n'y découvrent pas la moitié des choses qu'y avaient vu les Arabes. Voici en effet comment s'exprime à ce sujet Demiri, dans un passage dont j'emprunte à Bochart la traduction : « Cum serrâ
« in longum dissecatur (cornu), variæ ex eo figuræ
« emergunt albi coloris in nigro, puta pavonum,
« caprearum, avium et arborum certæ speciei,
« hominum quoque et rerum aliarum picturæ
« admirabilis. » Le même Demiri nous fournit des renseignements sur l'usage que l'on faisait de ces plaques : « Bractæas regum solis et balteis exornandis, quæ carissime emuntur. » Ce passage en explique un autre qui n'était pas suffisamment clair dans notre auteur, et montre que les ceintures n'étaient pas, comme on aurait pu le croire d'après la manière dont il s'exprime, faites entièrement de cornes de rhi-

nocéros, mais seulement décorées de ces plaques mouchetées. Je suppose que ces ceintures militaires étaient devenues à la mode parmi les guerriers arabes, à l'époque des croisades. Nos chevaliers, à leur retour des expéditions à la Terre Sainte, les rapportèrent en Europe où l'usage s'en conserva plus d'un siècle. Seulement, aux plaques de corne on fut obligé de substituer des plaques en ouvrage d'orfèvrerie.

Il est inutile de faire remarquer que, quoi qu'en dise notre auteur, le rhinocéros n'est point dépourvu d'articulations aux jambes, pas plus que l'éléphant et l'élan, dont on a fait jadis le même conte. C'est aussi aujourd'hui un fait connu de tout le monde, que l'animal ne rumine point; mais, parmi les voyageurs musulmans, quelques-uns sans doute n'étaient pas très-empressés de se défaire d'une erreur qui leur permettait de manger au besoin, sans pécher, de la chair de rhinocéros. Il faut dire pourtant que les musulmans, en général, craignent d'enfreindre la loi relativement aux viandes prohibées; et ces scrupules ont été un obstacle au succès de leurs missions dans quelques parties de l'archipel Indien. Ainsi, j'ai remarqué qu'aux Moluques ils n'ont pas fait de convertis dans les îles où l'on n'a d'autres animaux domestiques

que les cochons, parce que les indigènes refusaient de s'abstenir du porc, ce qui eût été pour eux renoncer entièrement à l'usage de la viande; au contraire, dans les îles où l'on avait des buffles, on a pu consentir à se priver de lard et on a fini par embrasser la nouvelle religion.

RUMINANTS. — *Le chevrotain porte-musc.*
Page 117 du tome I^{er}, ligne 16. — « La chèvre
« qui produit le musc est comme nos chèvres
« pour la taille.... pour les cornes, qui sont d'a-
« bord droites et ensuite recourbées; elle a
« deux dents minces et blanches aux deux man-
« dibules; ces dents se dressent sur la face de la
« chèvre. »

Dans ce passage, comme dans tous ceux que présentent, relativement à l'animal du musc, les ouvrages antérieurs au XVII^e siècle, on trouve, avec certains traits inexacts, qui prouvent que les descriptions n'ont pas été faites *de visu*, d'autres traits qui montrent qu'elles ne sont pas purement imaginaires. Quelques naturalistes se sont récriés sur l'inexactitude des voyageurs qui avaient pu, suivant eux, comparer le même animal, tantôt à une chèvre ou à une gazelle, tantôt à un chat ou à un renard; les voyageurs, si dédaigneusement traités par beaucoup de savants de cabinet, doi-